

LA REPRÉSENTATION DE LA MONTAGNE CHEZ LAMARTINE

«Lisant par dessus l'épaule d'Alain le poème qu'il a en récitation pour demain, "L'isolement", je découvre avec surprise (tant Lamartine est de nos jours décrié, oublié) que ces vers sont beaux, que le sentiment qui les anime est vrai, et qu'ils m'émeuvent comme ils m'ont ému lorsque je les ai lus pour la première fois — à l'âge d'Alain précisément».

Gabriel MATZNEFF

Cette camisole de flammes.

Introduction

Pendant longtemps Lamartine a été considéré comme un simple «pleurard», d'après les mots de Musset, ou comme un «femmelin» si nous nous rapportons à Proudhon. Pourtant, Lamartine présente dans son oeuvre, concrètement dans les *Méditations Poétiques*, des sentiments profonds qui nous révèlent une sensibilité parfois difficile à comprendre.

Nous découvrons dans ses poèmes de grands thèmes tels que la préoccupation de l'écoulement du temps, l'espérance alternant avec le désespoir comme réponse à la quête du divin, le dialogue avec la nature...

C'est précisément dans ces deux dernières acceptions que notre analyse se développera: la montagne et son rapport avec le divin constituent un point de repère fort important dans l'oeuvre lamartinienne qui nous occupe. A travers la signification qu'il accorde à la colline, au coteau, aux monts... nous pouvons définir sa conception du poète, de la poésie et enfin, du cosmos.

Notre démarche consistera à observer tout d'abord les caractéristiques les plus remarquables de cette montagne par rapport à la nature qui l'entoure. Ces traits ébauchés par l'écrivain nous révéleront aussi, dans une deuxième étape, les sentiments et la position du poète envers ces monts, et par conséquent, leur signification.

Toutefois, Lamartine n'a pas été le premier à envisager la montagne en tant qu'endroit privilégié. C'est ce point qui va nous occuper dans la dernière partie de notre analyse. En effet, déjà dans la Bible et plus précisément dans l'Exode, le poète trouve une source qui reste à la base de ses vers. L'oeuvre de Lord Byron constitue aussi un considérable apport, notamment *Le Pèlerinage du Chevalier Harold*. Or, l'originalité de Lamartine consiste à concilier ces deux textes en même temps qu'il exprime ses sentiments; nous tâcherons donc de voir comment cet effet est réalisé.

La représentation de la montagne chez Lamartine

Lamartine crée dans les *Méditations* un univers très particulier qui répond à sa vision de la vie, du monde et du poète même.

L'existence, d'après lui, est ressentie comme un exil où l'homme est dévoré par la nuit:

«Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.»¹

Influence clairement biblique, c'est le livre de Job qui se reflète le long de ses vers quand le poète ne trouve aucun espoir dans cette vie:

«Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.»²

Or, paradoxalement, raconter la vie n'est plus que parler de la mort. Face à une telle conception métaphysique, le poète, cet homme qui n'existe pas, cherche Dieu. Il s'inflige par cette démarche une tâche qui n'est pas facile d'autant plus que le divin se refuse sans cesse aux yeux humains.

Dans cette expérience qui tente d'atteindre Dieu, Lamartine jouit de quelques positions privilégiées. L'une d'elles consiste en l'élan vers la montagne, vers le sommet où il est plus près du domaine céleste.

Pourtant, la montagne ne constitue pas un point isolé, elle fait partie de tout un ensemble dans la nature dont il faudrait tenir compte afin de mieux comprendre le sens.

Lamartine présente dans les *Méditations* un monde ténébreux où il fait toujours nuit, le soleil rarement atteint sa splendeur. Cette nuit qui traduit l'écoulement du temps devient celle qui offre le «climat» approprié pour la réflexion du Poète. Ainsi, l'écrivain avoue-t-il dans «La Prière» que c'est quand le voile de la nuit se déploie sur les monts que la nature remercie Dieu, donc, qu'il peut établir le contact avec le divin.

L'eau constitue aussi un élément important chez Lamartine: le lac, les flots, les ruisseaux viennent peupler ses vers car ils ont un rapport direct avec sa conception de la mort. La fin des jours n'est pas une expérience unique, mais elle se renouvelle constamment dans l'homme. Or, aucun élément

1. LAMARTINE: *Méditations poétiques*, Paris, Garnier, 1956, p. 20.

2. Ibidem, p. 17.

naturel ne pourrait exprimer mieux cette sensation de fluidité et en même temps de tarissement.

Et comme troisième constitutif essentiel de ce paysage: la montagne. Elle apparaît décrite par différentes images; parfois, il s'agit de monts, dans d'autres occasions, de collines, de coteaux ou de rochers tout court. Mais en tout cas, ce qui intéresse Lamartine c'est l'élévation, le mouvement d'ascension qu'elle implique et qui l'opposera nettement à la plaine.

La description de la montagne se réalise chez l'auteur sur le mode du général. Le lecteur n'y trouve presque jamais une montagne concrète qui ait vraiment attiré l'attention de l'écrivain. L'objet lamartinien, comme dit Jean-Pierre Richard:

«est genre ou concept plus qu'existence».³

Le thème de la fuite du temps étant si répandu, Lamartine cherche dans sa poésie à s'accrocher à ce qu'il appelle les «Points de vie»: le lac, le rocher, la montagne. Mais une telle ponctualité n'entraîne pas plus de détermination que celle offerte par un désignatif: ainsi, les éléments deviennent «ce coteau», «ce lac», ..., car il est plus important pour l'écrivain de décrire l'impression provoquée par les objets que les objets en eux-mêmes.

Il serait intéressant de voir maintenant quelles caractéristiques sont attribuées à la montagne:

Ces coteaux, collines, ... ont en commun l'immortalité. En tant que représentante de Dieu, la montagne a comme vertu celle de dépasser tout les obstacles; ainsi, dans «La Solitude», Lamartine s'exclame:

«Salut, brillants sommets! champs de neige et de glace!
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
.....
N'avez jamais changé de forme et de contour!

3. RICHARD, Jean-Pierre: *Etudes sur le Romantisme*, Paris, Seuil, 1970, p. 63.

Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci:
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur, du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor: «Me voilà!»⁴

Ces vers résument l'idée de la montagne lamartinienne: elle atteint l'immortalité, ce qui l'oppose à trois éléments importants dans l'univers de cet écrivain: la foudre, le nuage, le fleuve. L'attitude de la montagne se rapproche de celle du poète car, même si elle doit subir la présence de ces trois adversaires, à la fin, elle se dresse devant Dieu pour lui montrer qu'elle continue à être présente, prête à braver toutes les contrariétés. La position reste alors pareille à celle de Lamartine, décrite dans *L'Immortalité*. Le poète, après avoir vu «gémir, se briser la terre, ...», même s'il est entouré de ruines, de ténèbres, attendra encore. Donc, il présente une coïncidence dans les «buts» de cet élément physique et de l'écrivain.

A partir de l'opposition de la montagne vis-à-vis des autres éléments de la nature, nous déduisons une nouvelle caractéristique: celle de la solitude. Ce trait permet au poète de s'y rendre afin de réaliser sa quête du divin car il s'oppose ainsi à la foule qui reste dans la plaine, qualité qui procède, ainsi que nous le verrons, de la source biblique qu'est l'Exode.

Par sa victoire sur le temps qui fuit, la montagne est décrite chez Lamartine comme peuplée de pins dans «La Solitude», ou de chênes dans «Chant d'amour». L'association d'idées que l'auteur nous fournit par là est manifeste: le pin évoque l'immortalité à travers la persistance de son feuillage, le chêne garde des «privileges» à cause de l'association entre lui et la divinité, sans doute parce qu'il attire la foudre. Mais l'arbre est lié aux connotations de verticalité qui sont

4. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 136.

présentes dans la montagne. Comme l'affirme Alain Gheerbrant, à travers son ascension vers le ciel,

«L'arbre est universellement considéré
comme un symbole des rapports qui
s'établissent entre le ciel et la terre.»⁵

rapports qui constituent une base solide dans la poésie lamartinienne.

Comme conséquence de cette immortalité qui paraît inhérente à la montagne, l'auteur peut non seulement monter pour réfléchir, mais observer depuis sa cime toute la ligne du temps:

«De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.»⁶

Le poète accède, par une telle démarche, à un stade supérieur à celui du reste des hommes. Il incarne le rôle du prophète qui vient apporter la lumière dans ce monde. A cet égard, un contemporain de l'écrivain déclare:

«En d'autres temps et sous d'autres
cieux que les nôtres, Lamartine eût
été un prophète à la façon de Mahomet.»⁷

Par là, nous comprenons la métaphore qu'il emploie dans «Ischia» où la montagne devient «l'amante du soleil» et reçoit toute la clarté de ce «Phare allumé», ou dans «Solitude», où les monts deviennent eux-mêmes des «phares célestes allumés dans la nuit».

Lamartine reproduit aussi dans quelques-unes de ses compositions cette idée de Bachelard que la roche et le nuage «s'achèvent l'un l'autre». Dans «Les Etoiles», par exem-

5. GHEERBRANT, A. et CHEVALLIER, A.: *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 62.

6. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 127.

7. RONCHAUD, Louis de: *Introduction à la politique de Lamartine, choix de discours et écrits politiques*. Cité par BENICHOU, P.: *Les mages romantiques*, Gallimard, 1988, p. 29.

ple, le rocher se mélange avec le ciel. En fait, une telle qualité de la montagne fait que l'auteur souvent la situe comme un dernier point de repère dans l'horizon, car à travers la proximité avec le domaine céleste, il manifeste l'idée sous-jacente dans l'oeuvre que la montagne est en étroit rapport avec la divinité.

Toutefois, si jusqu'à présent nous avons considéré les caractéristiques que le poète impose à cet élément physique, il faut analyser les sensations qu'il éprouve à son égard.

S'il y a un but constant dans les *Méditations*, c'est de retrouver Dieu. Pourtant, les poèmes montrent que le divin est sans cesse différé: il y a donc, une différence entre l'idéal et la réalité. Face à une telle situation, Lamartine adopte une attitude particulière: approcher Dieu à travers l'impression. Or, pour réaliser cette entreprise, le poète doit recréer une situation concrète: l'épisode de Moïse, puisque celui-ci devint l'interlocuteur du divin. A partir de là, une situation déterminée devient privilégiée: celle du poète sur la montagne. Lamartine est à cet égard très clair dans son poème «A la Grande-Chartreuse»:

«Jéhovah de la terre a consacré les cimes:
Elles sont de ses pas le divin marchepied,
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.»⁸

Le symbolisme de la montagne se manifeste donc, avec toute sa splendeur: en tant qu'elle est élevée, elle entre dans le domaine de la verticalité, elle se rapproche du ciel, du divin. Comme le remarque A. Gheerbrant:

«Elle est ainsi *rencontre du ciel et de la terre*, demeure des dieux et terme de l'ascension humaine.»⁹

A partir d'une telle idée nous comprenons bien le parallélisme que le poète établit par exemple dans «La Prière»,

8. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 212.

9. CHEVALIER, J. et GHEERBRANT, A., *op. cit.*, p. 645.

ou aussi dans «Le Désespoir», entre les monts et l'encens, «qui monte et s'évapore / Jusqu'au trône de Dieu...», ou encore dans d'autres cas, avec les parfums. Comme le souligne Jean-Pierre Richard dans *Études sur le Romantisme*, c'est le mouvement vertical de ces exhalaisons qui lui suggère le passage d'un registre humain au domaine céleste.

En effet, au fur et à mesure que le poète atteint la cime, il trouve la paix. Ainsi, dans «Là Solitude», nous contemplons le spectacle d'une ascension qui fait que plus le poète s'élève, plus il laisse en arrière l'abîme pour accéder à l'infini, au céleste:

«Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son oeil enchanté
S'empare de l'espace et plane en liberté.»¹⁰

Révéléateur est l'usage dans ces vers de mots qui appartiennent à un même champ sémantique dont le but est de nous proposer l'idée d'un nouveau monde: «grandir», «nouvelle aurore», «éclore», ... Tous ces attributs s'opposent à la plaine que le poète regarde souvent depuis la cime de la montagne:

«Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher de soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.»¹¹

L'écrivain se situe par cette description sur une place intermédiaire entre Dieu et la foule. Cette situation fait de lui un homme solitaire qui essaie en tout cas de revenir à son état originare car il est «un dieu tombé qui se souvient des cieux». Le poète reste donc l'unique qui peut aller vers Dieu: les montagnes ne gardent aucune trace autre que la sienne et celle de l'aigle (animal qui représente, d'une ma-

10. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 135.

11. *Ibidem*, p. 3.

nière explicite, Dieu). Pourtant, ce qui au début pourrait paraître un privilège ne devient enfin qu'un profond motif de souffrance: le poète a beau s'attacher à recréer le dialogue entre lui et Dieu, celui-ci se dérobe toujours. Or, le poète étant l'unique homme qui a la possibilité d'aller vers le divin, il est le seul à qui le divin se refuse. Il devient, en conséquence de cet éternel refus, un sacrifié: car il consacre sa vie à communiquer avec Dieu sur la cime de la montagne, bien qu'il s'agisse toujours d'un Eternel insaisissable.

Cette caractéristique justifie les deux états les plus fréquents du poète: Souvent il s'assied sur la montagne en attendant que le divin se manifeste, car d'après lui, Dieu adopte une attitude pareille:

«Il vole, il descend, il s'assied.»¹²

Dans d'autres cas, le poète apparaît errant sur la montagne «ainsi qu'un passereau»; il nous suggère par sa démarche, cet Eternel qui se refuse à l'auteur et dont il cherche sans cesse la trace.

Mais en toute occasion il s'agit d'un «pilote octogénaire» qui:

«Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.»¹³

Cet isolement qui l'éloigne de la masse constitue un thème pleinement romantique: nous sommes face au poète qui par ses qualités privilégiées, s'élève au-dessus de la masse et se rapproche de Dieu. Toutefois, dans l'allusion du pilote octogénaire il y a des réminiscences de l'épisode de Moïse: le prophète aussi avait cet âge et guidait le Peuple Elu, donc, jouait ainsi le rôle de pilote.

12. Ibidem, p. 212.

13. Ibidem, p. 69.

Or, si la montagne, par son symbolisme, se rapproche de la transcendance divine, le poète, par ses rapports avec les coteaux, participe, à son tour, de cette caractéristique de l'Éternel: Il échappe à ce moment-là à l'esclavage du temps et il se déplace librement, aussi bien dans le passé que dans l'avenir. Il s'imagine, dans «Les Etoiles», en tant qu'astre, revenant chaque nuit sur les monts pour transmettre le message divin:

«Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sécherais leurs pleurs, et quand l'oeil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir...»¹⁴

Mais Lamartine n'est pas tout à fait original dans cette conception de l'univers. Dans les *Méditations* nous remarquons une intertextualité claire, réminiscence du *Pèlerinage du Chevalier Harold* de Lord Byron et encore, de la *Sainte Bible*. Influences qui, d'ailleurs sont compréhensibles: les romantiques européens avaient connu très largement le byronisme, phénomène déterminé par la vogue extraordinaire des oeuvres de cet auteur et notamment de celle que nous avons citée.

Pour ce qui est de la *Bible*, sa connaissance chez Lamartine est évidente si nous considérons en plus, ses rapports avec Genoude, le célèbre traducteur des Saintes Ecritures, inaugurés sur le plan amical, bientôt développés en une collaboration littéraire.

Ainsi existe-t-il plusieurs coïncidences entre ces trois oeuvres. En analysant le *Pèlerinage* nous remarquons une ressemblance dans le décor: Si nous avons parlé chez Lamartine de l'importance de la nuit et de l'eau pour constituer un ensemble qui entoure souvent la montagne, ces deux éléments sont aussi présents chez Byron.

14. Ibidem, p. 124.

En effet, à travers les différents voyages que le Chevalier entreprend, l'auteur a l'occasion de nous faire remarquer spécialement ces phénomènes physiques. La nuit continue à être un moment privilégié dans l'oeuvre et la nature se révèle pour le poète comme un asile où il lui est permis de réfléchir, de méditer sur la mélancolie, la mort, la vanité des choses humaines... La nature l'accompagne dans ses sentiments et c'est dans son sein qu'il trouve la sagesse:

«Où s'élevaient les montagnes, il y avait pour lui des amis,
où roulait l'océan, c'est là qu'était son refuge;
où s'étend un ciel bleu sur un pays resplendissant,
il y avait la passion et la force d'aller à l'aventure.»¹⁵

En même temps, la nature est louée parce qu'elle constitue une directe manifestation de Dieu et de sa puissance. Cette idée, se présente aussi de manière claire chez Lamartine, tout au long de ses poèmes:

«Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards!
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire.»¹⁶

Dans un tel décor, chez Byron, la montagne devient l'endroit où le Pèlerin est mieux accueilli: Les monts apparaissent entourés de la pureté que son âme recherche. Il se sent partie intégrante de ces élévations et en fait, même si gagner leurs cimes lui est difficile, il exprime sa joie pendant l'ascension.

Une nouvelle caractéristique apparaît dans ce cas: la solitude du Chevalier par rapport à cette entreprise: ainsi, vg. dans le premier chant, Byron décrit son personnage comme éloigné de la foule, triste, pensif et assis. Ce portrait rappelle l'état dans lequel apparaît le poète des *Méditations*: souvent il se trouve seul, éloigné de la plaine, dans l'attente du divin, caractéristique qui se rapporte aussi à l'épisode biblique de Moïse.

15. BYRON: *Le Chevalier Harold (Childe Harold)*, Paris, Editions Montaigne, 1949, p. 175.

16. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 137.

La montagne, voix du ciel, constitue donc, une conquête à effectuer pour atteindre l'Éternel dans le cas de Lamartine aussi bien que de Byron. Pourtant, dans les deux occasions, existe l'idée de l'impossibilité de s'élever totalement. Le poète lamartinien a beau s'élancer sur la colline, il lui est impossible d'abandonner sa dépouille à la terre et d'accéder au ciel, il reste donc sur «la terre d'exil». Une telle situation ressemble tout à fait à celle des vers de Byron:

«S'il avait pu maintenir son âme sur ces hauteurs,
il eût été heureux; mais il faut que notre argile entraîne
son étincelle immortelle...»¹⁷

Ou encore, dans le troisième chant du Pèlerinage, le Chevalier se plaint du fait que comme réponse à tous ses efforts pour gravir la montagne, il n'y a que des tempêtes rivales et des rocs glacés.

Néanmoins, même si le divin est refusé au poète ou au Chevalier, la possibilité qu'il a d'accéder à la cime reste un trait suffisant pour le situer à un degré intermédiaire entre Dieu et la plaine, la foule. Ce détail est bien senti dans les deux cas par les poètes. Ainsi, vg. Harold dans le deuxième chant apparaît sur les Alpes où il admire d'un côté le ciel bleu qui impose partout son harmonie (cf. chant II, strophe 48), et de l'autre, la plaine, l'endroit où le rayon de soleil ne pénètre pas, qui est imprégné de pestilence («impregnate with disease»). Chez Lamartine aussi cette idée reste une des bases de sa poésie, voilà pourquoi dans son poème «L'homme» qui, d'ailleurs est dédié à Lord Byron, il déclare:

«L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés.»¹⁸

A travers cette citation, nous pouvons remarquer un autre des topiques communs aux deux auteurs et qui est en rapport avec la montagne: le thème de l'aigle.

17. BYRON, *op. cit.*, p. 175.

18. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 5.

Il s'agit de l'unique animal qui peut approcher les monts, ce qui constitue un point de contact avec le poète, mais à la différence de lui, il s'envole vers les hauteurs pour y rester. Chez Lamartine, toute la terre frissonne à son passage. Byron aussi fait intervenir l'aigle en tant qu'esprit des montagnes. Le poète envie le pouvoir d'élévation de cet animal. Roi des oiseaux, l'aigle incarne le substitut de la divinité (il faut remarquer qu'il constitue un des emblèmes de Zeus ou du Christ).

La montagne devient donc l'emplacement obligé pour celui qui veut atteindre le divin: elle est l'unique être qui, perçant les nuages et s'opposant à la foule qu'elle domine, fait de sa cime un trône à l'Eternité d'où l'homme vain est exclu.

Un dernier détail qui concerne la montagne réside dans les connexions qu'elle entretient avec la poésie. Ainsi, Lamartine, dans le poème qui clôt les *Nouvelles Méditations* et qui constitue un hommage au genre poétique, évoque les monts en tant que siège d'inspiration pour sa lyre car dans cet endroit, il trouve l'invitation à chanter à celui «qu'il adore». Chez Byron une idée pareille se manifeste: C'est sur la montagne qu'habite la Muse:

«O toi qu'en Hellade on cuidait de céleste naissance,
Muse! être ou mythe formé au gré du ménestrel,
tant fus souvent flétrie par nouvelles lyres sur terre,
que la mienne n'ose te faire descendre de la montagne sacrée.»¹⁹

Malheureusement, chez l'écrivain anglais, la Muse n'est pas facile à entendre car la montagne est souvent silencieuse. Ce même symbolisme se fera présent dans les strophes qu'il dédie au Parnasse, où la Muse ne doit «jamais plus ouvrir son aile». Une telle idée rappelle l'obsession lamartinienne, implicite dans tous ses poèmes, qui consiste à la quête du divin sur la montagne, divin qui constamment se refuse à lui.

Voilà donc que les motifs principaux de la poésie lamartinienne pour ce qui est des *Méditations* se trouvent ébauchés

19. BYRON, *op. cit.*, p. 59.

dans *Le Pèlerinage du Chevalier Harold*. L'auteur du *Lac* n'a qu'à les remanier conformément à ses propres besoins, ce qui constitue son originalité. Néanmoins il serait difficile de lire Lamartine sans remarquer un autre intertexte essentiel: celui de la *Sainte Bible*, et plus précisément, dans le cas des *Méditations*, de l'Exode.

Lamartine n'est pas le seul à prendre comme modèle l'épisode de Moïse. Beaucoup de romantiques adoptent ce personnage du prophète en tant que point de repère: prenons par exemple le célèbre poème de Vigny, intitulé *Moïse*; ou la conception hugolienne du poète telle qu'elle se manifeste dans «Ce que dit la Bouche d'ombre»; comme le remarque Henri Lemaître:

«Le propre du poète, ce qui le constitue comme "mage", est qu'il participe à la fois du haut et du bas, comme si, en lui, l'humanité, à partir de sa situation médiane, étendait sa vision au-delà des limites de sa condition; ce qui permet au poète de se faire l'interprète du spectre et de lui prêter sa parole.»²⁰

Ainsi lorsque Lamartine évoque le passage de l'Exode, il est évident que la montagne y joue un rôle essentiel: C'est sur l'Horeb que Moïse reçoit la manifestation de l'Éternel, et c'est le même Dieu qui déclare le caractère sacré de la montagne:

«Dieu dit: N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte.»²¹

Et encore, Dieu ordonne à Moïse de le servir sur cette même montagne quand il aura fait sortir le Peuple Elu d'Égypte.

20. LEMAITRE, Henri: *Du romantisme au symbolisme. 1790-1914*, Paris, Bordas, 1982, p. 104.

21. *Sainte Bible*, Exode, 3, 5.

Deux traits fort importants se dégagent d'une telle affirmation: tout d'abord, la sacralisation de l'endroit, et deuxièmement, les monts deviennent le lieu où va se produire l'échange avec Dieu. Dans ce sens-là nous remarquons un certain rapprochement entre la situation de Moïse et celle du poète lamartinien: celui-ci accède à la montagne afin d'établir le dialogue avec le divin, car il sait qu'il s'agit du seul pont où il est possible de renouveler ce contact.

Or, dans la *Bible*, la montagne constitue la demeure pour le peuple d'Israël et néanmoins le seul homme qui a la possibilité d'atteindre la cime est le prophète:

«Et l'Eternel dit à Moïse:
(...) Tu fixeras au peuple des limites
tout à l'entour, et tu diras: Gardez-vous
de monter sur la montagne, ou d'en toucher
le bord. Quiconque touchera la montagne
sera puni de mort.»²²

Ce passage ne constitue-t-il pas une préfiguration de l'opposition maintes fois citée chez Lamartine ainsi que chez Byron, entre la montagne, sa cime et la plaine qui s'étend en bas?

Le poète reste donc l'intermédiaire qui doit mettre en rapport les deux parties, tout comme le fit Moïse. Pourtant, le prophète biblique reçoit la parole de Dieu, c'est l'Eternel qui lui montre ce qu'il a à dire, situation qui ne se produit jamais chez Lamartine: voilà d'où procède son désespoir. Dieu, nous l'avons déjà dit, ne se manifeste en aucun cas devant le poète, qui attend vainement:

«Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Eternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Ecoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.»²³

22. *Ibidem*, Exode, 19, 12.

23. LAMARTINE, *op. cit.*, p. 46.

Le dialogue biblique devient, dans le cadre lamartinien, un monologue du poète.

Mais si l'influence de la *Bible* se manifeste dans le caractère assigné à la montagne et au rôle du prophète, elle est remarquable aussi dans quelques détails plus concrets. Ainsi, par exemple, lorsque Moïse descend du Sinaï, les deux tables du témoignage à la main, son visage rayonne parce qu'il a parlé avec l'Éternel. Or, le motif du rayon solaire apparaît plusieurs fois dans les vers lamartiniens comme synonyme du pouvoir conféré par le divin, c'est pourquoi il écrit dans son poème «L'Homme», dédié à Lord Byron :

«Tu portes sur ton front ta superbe origine;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!»²⁴

car Byron aussi est le prophète et le chantre de la montagne en tant que manifestation divine.

Egalement, les nuages qui souvent se dressent par dessus les collines lamartiniennes reproduisent la nuée qui couvrit le Sinaï et au centre de laquelle l'Éternel appela Moïse. Aussi, la posture que le poète adopte sur la montagne —celle d'être assis— nous renvoie à celle que le prophète avait prise lors des grands événements: quand Amalek combat Israël, Moïse levant ses mains et assis sur une pierre (cf. Exode, 17, 12) obtient la victoire de son peuple. Plus tard, Moïse s'assoit aussi devant son peuple, cette fois pour le juger; donc, en devenant juge, il reproduit sur la terre le rôle joué par Dieu au ciel.

Pour en finir, une allusion directe à la montagne biblique apparaît dans le poème «Improvisé à la Grande-Chartreuse» où Lamartine introduit les monts qui ont eu une plus grande importance dans les Saintes Ecritures: vg. le Sinaï, l'Oreb, le Gelboé, le Golgotha, ... Ce détail est d'ailleurs celui qui établit une différence entre Lamartine et Lord Byron, car si celui-ci se rapporte à des montagnes qui se trouvent sur le che-

24. Ibidem, p. 13.

min du pèlerin (les Alpes, le Jura, le Parnasse...), le premier évoque surtout des élévations qui sont en rapport avec la *Bible*.

Nous remarquons donc comment deux textes de traditions différentes sont à la base des *Méditations Poétiques*: les harmoniser afin qu'ils expriment ses sentiments intérieurs, voilà l'art de Lamartine.

Conclusion

A travers ces pages nous avons eu l'occasion de parcourir un secteur de la vie intérieure du poète: celui de la quête mystique du divin.

Pour nous faire vivre cette expérience, Lamartine crée un paysage très particulier. La nature constitue pour lui la plus grande manifestation de Dieu: voilà pourquoi il s'y réfugie.

Parmi plusieurs éléments qui composent cette nature, la montagne ou ses différentes variétés —le coteau, la colline, le rocher— devient un motif essentiel dans les vers lamartiniens: elle incarne l'endroit par excellence où la communication avec le divin peut se produire.

Grâce à ce rapport avec Dieu, la montagne apparaît décrite à travers des qualités qui la rendent supérieure aux autres éléments de la nature. Ainsi, par son immuabilité, traduit-elle l'Éternel; par la neige non souillée qui couvre sa cime, elle affiche sa pureté car la foule est empêchée d'y accéder; par son altitude, elle suggère le mouvement de l'âme qui s'élève à Dieu; par l'aigle qui vole sur son sommet, elle montre la présence du divin.

Lieu sacré, uniquement pour le poète la montée est possible. Lamartine affirme par cette idée une nouvelle conception du poète qui est tout à fait courante chez les Romantiques et qui, en fait, se manifeste déjà chez Byron: l'écrivain est le seul être capable d'établir un lien entre l'altitude céleste et la fange qui se traîne aux pieds de la montagne. Il essaie de nouer, dans ce cas, le pouvoir de l'aigle et la bana-

lité de l'homme, antinomie représentée chez Lamartine par la plaine et la montagne.

Pourtant, ce dessein du poète rarement se voit réalisé. Ce Dieu auquel il adresse sans cesse ses prières, pourrait être qualifié de «Dieu caché», en utilisant la dénomination racinienne. En effet, il s'agit d'un Dieu qui ne cesse pas de se dérober aux yeux du poète. Celui-ci à cause de ce perpétuel refus divin de se montrer, reste donc empêtré, enchaîné à la terre, mais toujours levant ses yeux au ciel. Face à ce silence de l'Éternel, le poète, solitaire et assis sur le sommet de la montagne, manifeste parfois son espérance.

Lamartine, sur cet aspect, s'écarte considérablement de l'épisode biblique auquel nous avons fait référence —L'Exode—, où Dieu se manifestait devant Moïse. Cette situation privilégiée ne se répète pas chez l'auteur du *Lac*. Nonobstant, suivant le concept byronien de «nature», il conçoit la montagne comme une manifestation directe du divin, ce qui le rassure à nouveau:

«Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.»²⁵

M. Carmen FIGUEROLA CABROL
Estudi General de Lleida
Universitat de Barcelona

25. Ibidem, p. 47.